L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Bureau: 77 rue du Chartres

NOUVELLE-ORLEANS:

MERCREDI MATIN, 3 OCTOBRE.

FEUILLETON.

SPLENDEURS ET MISERES DE PARIS.

PAR ALFRED DE BRÉHAT.

XXIV — Suite.

LA SÉQUESTRATION.

Avec cette fertilité d'invention qu'il avait précédée de tous temps et que l'exercice de sa profession avait encore développée, il brodait bien le thème que lui avait tracé M. de Saint-Vallier, que malgré la méfiance instinctive que lui inspirait son général la jeune fille finit par croire qu'il disait vrai; de plus habiles qu'elle y auraient été prises, et le saltimbanque aurait bien pu se dispenser de faire tant de frais pour tromper cette enfant naïve et crédule.

Dans son inexpérience, elle ne pensa même pas à douter de ce qu'en lui disait relativement aux intentions et au pouvoir de la famille du marquis. Ce qui lui avait paru le plus suspect, c'était le petit héritage dont avait parlé le saltimbanque; cela ne cadrait guère avec ce qu'il lui avait raconté de l'obligation où il s'était trouvé d'abandonner, faute d'argent, ses artistes et sa voiture, si avec les cent cinquante francs qu'il avait réclamés d'une façon si insistante.

Mais Asperginne avait réponse à tout; mélangeant le vrai et le faux, il entama doucement et avec art, par une adroite de raisonnement beaucoup trop longs à reproduire ici, il trouva moyen de persuader Annette de la réalité de sa concession, qui n'avait jamais existé certainement que dans l'imagination du baron et d'Asperginne.

Nous verrons tout à l'heure dans quel but ils avaient mis ce mensonge en avant.

— Où me conduisez-vous, mon père? demanda la jeune fille en voyant que la voiture sortait de Paris.

— Dans un endroit où tu vivras tranquille et où tu ne verras personne, si tu veux. En m'occupant des affaires de la petite succession dont je suis parlé, j'ai reçu commissaire avec une vieille cousine à moi, qui habite auprès de Louveciennes. Elle a consenti à te prendre avec elle. Je lui ai tout raconté, c'est une excellente femme, qui fera le bonheur, que de bons conseils et qui te laissera peut-être quelque chose par la suite. Je suis fort heureux de son offre, car il faut que j'aille reprendre ma direction, et je n'aurais pas pu faire de tri.

On arriva bientôt à une petite maison située au fond d'une sorte de ruelle et au milieu d'un jardin; une charmante épouse et tire dévoré en pourait ce jardin, qui était assez vaste, deux petites portes en chêne bardé de fer, avec de petits guichets grillés, donnaient entrée dans le jardin. S'appuyant sur une sorte de treillage en fer, qu'on ne voyait que de l'intérieur, la charmille s'élevait à une telle hauteur, que du dehors on n'apercevait même pas le toit de la maison.

C'est là que demeurait la cousine en prétendue cousine d'Asperginne, Mme Anastasie Pigochard. Elle comptait une quarantaine de printemps, et chacun d'eux semblait avoir laissé la trace de ses boutons sur les joues et principalement sur le nez de Mme Anastasie.

Elle était assez grande et elle avait dû être très jolie dans sa jeunesse. Malheureusement, l'embonpoint était venu augmenter encore ce qu'il y avait de vulgaire et de commun dans sa figure. Après avoir été, à dix-huit ans, un beau lis de fille à la figure effilée, mais agréable, au teint de certaine amateur, elle était devenue une grosse mère, au front luisant, aux yeux cerclés de rouge et au triple menton; il y avait, en outre, entre ses voix naturellement criarde et la manière prétentieuse de parler, entre la vulgarité de ses traits et sa mine douceureuse, un contraste qui frappa Mlle Aubry, sans que la jeune fille pût en expliquer le motif.

Mme Anastasie fit le plus tendre accueil à sa cousine, elle l'embrassa plusieurs fois, posa une larme sur son petite chagrins et manifesta la perversité des hommes; elle témoigna de la bienveillance à la jeune fille, que celle-ci reprocha presque son antipathie instinctive et se promit de s'en corriger.

Annette fut installée dans une jolie petite chambre attenant à celle de sa cousine, par la même il fallait passer pour y aller.

Quoique meublée fort simplement, cette chambre parut magnifique à Mlle Aubry, à elle qui était sa sœur. Ce qui lui fit le plus de plaisir, ce fut une petite bibliothèque contenant une quarantaine de volumes, principalement des romans, qu'elle se promit de dévorer.

On ne saurait croire, en effet, à quel degré de portée la passion de la lecture chez la plupart des jeunes ouvrières, curieuses presque toujours par les tristes réalités de la vie, ce n'est pour que par la lecture qu'elles peuvent entrevoir d'autres horizons et vivre pour quelques instants d'une vie d'amour et de plaisirs.

Bercée par les émotions, Annette se coucha bonne heure, mais elle fut longtemps sans pouvoir s'endormir. Elle songeait au marquis, se demandait ce qu'il pensait de son brusque départ, elle se tourmentait aussi des interprétations auxquelles ce départ devait donner lieu parmi tous les habitants de sa maison. Et si quelque, qu'était-elle supposer? Mais la pensée du marquis dominait tout. Plus, en dépit de son naïve crédulité, une méfiance instinctive lui inspirait de vagues inquiétudes.

Asperginne partit le lendemain. Quoiqu'elle fût pour quelque chose en sentiment, elle le redoutait toujours, quand ne pût elle s'empêcher de prouver une sorte de soulagement en le voyant s'éloigner.

D'un autre côté, cependant, elle avait peur de rester seule avec Mme Anastasie. Les premiers jours, elle se tint en quelque sorte sur la défensive, mais devant la constante bienveillance de cette hôtesse, celle-ci dut enfin se désarmer. Mme Anastasie lui parlait morale et vertu du matin au soir. Mais cette morale et cette vertu étaient singulièrement élastiques. L'idée mère d'abord par Anastasie devait souvent en contredit aboutissant à une conclusion tellement contraire au point de départ, que la plupart du temps la pauvre fille ne savait la formuler.

Les journées d'Annette se passaient d'une manière fort monotone; le matin elle se levait de bonne heure et travaillait, soit à faire de la tapisserie, soit à reprises les dentelles. C'était un hotesse qui se chargeait de lui fournir de l'ouvrage pour le compte de plusieurs dames de Paris, dont elle.

Après dîner, elle se promenait dans le jardin, quelquefois avec sa prétendue cousine, le plus souvent seule. Une fois de retour en salon, qui servait aussi de salle à manger, la jeune fille et Mme Pigochard jouaient aux cartes. Le plus souvent elles faisaient des *reussites* ou *patience* ou manière d'interroger le sort par les cartes, qu'on finit par faire mécaniquement. C'était peu poétique, mais la cousine adorait cela, et la pauvre Annette avait lui pour s'y habituer.

Mme Anastasie Pigochard ne recevait personne, elle sortait quelquefois, mais sans jamais emmener Mlle Aubry. En son absence, Azalie, la domestique, vieille fille acariâtre et grognonne, ne perdait pas Annette de vue.

Celle-ci s'aperçevait fort bien de cette surveillance; mais que lui importait, du moment qu'il lui était défendu de revoir le marquis de Rozolles, le reste de la terre lui était indifférent. Elle pensait souvent aux Tournaire cependant, et surtout à la petite Isabelle; il lui semblait parfois que si elle les avait auprès d'elle et si elle avait pu entendre parler de temps en temps de ses marquis, elle se fut trouvée très heureuse.

La pauvre fille ne se doutait guère du filet perfide dont les mailles s'ourdissaient autour d'elle.

Au bout d'une dizaine de jours, Mme Pigochard reçut enfin une visite qui était celle de son neveu, Henri Vellemont, dont elle parlait souvent à Mlle Aubry. Ce neveu n'était autre que le baron de Saint-Vallier, qui prenait ce nom à Enghien. Il est inutile que nous fassions son portrait. Disons seulement que comme il avait pu un mécanicien, il était très simplement vêtu, il avait en outre laissé pousser sa barbe et apporté diverses modifications à l'arrangement de ses cheveux et de ses moustaches. Il n'était avec raison sur tout cela pour dérouter Annette et l'empêcher de reconnaître l'individu qui l'avait quatre ou cinq fois regardée si fixement.

Le baron était en ce qu'on appelle un homme à femmes. C'avait été de tout temps sa plus grande passion et pour ainsi dire sa seule occupation. C'était pour elles qu'il avait manqué sa carrière et tout ce qu'il avait pu gaspiller sur celle de sa femme, dont il avait indignement exploité la confiance et la délicatesse. C'était un de ces hommes comme on en voit tant à Paris, qui ne peuvent aller se coucher sans avoir passé au moins une heure où deux dans quelque salon d'une vertu plus ou moins facile.

Il savait avait perdu cet homme. Dès son enfance, il avait montré de mauvaises penchants; mais il avait en même temps une énergie et une activité qui auraient pu le sauver s'il leur avait donné un but utile.

Dans l'ardente jeunesse, les passions qui bouillonnent au fond du cœur sont si nombreuses, qu'elles se confondent. Chacune d'elles, prise isolément, est par conséquent moins forte; il arrive un âge dans la vie où les passions les plus faibles sombrent sous le poids des autres et où la raison dominante surnageant seule s'empare de tout le terrain occupé par celles qui lui servaient de cortège. Les gens qui ont une occupation, un but sérieux, reprennent généralement cet âge et cette activité qu'ils avaient dissipées de droite et de gauche.

Aussi, au lieu de faiblir avec l'âge, semblent-ils dans la plénitude de leur talent et de leur puissance. Mais au contraire, à ce point que s'appellerait bifurcation à de mot n'avait quelque chose de ridicule, l'homme était d'abandonné tout entier à la seule passion qui, le plus souvent, n'est plus en rapport avec son âge, et qui n'a plus les mêmes excuses, finit par arriver à l'état de manique, par n'y plus rien, de manique de tout genre. Il y a des moments où quelques-uns de ces hommes, pour arriver au but de leurs désirs, commettraient un crime.

Doué d'une vologté de fer, d'une intelligence remarquable, n'ayant ni principes, ni scrupules, le baron abandonnait rarement la femme qui avait le malheur de lui plaire. Il était, qu'on nous pardonne cette expression, trop artiste pour cela. Le seul moyen qu'il laissait de côté, c'était la violence brutale. S'il lui était arrivé quelque fois d'y recourir, cela était qu'après avoir épuisé, avec une patience inouïe, tous les autres moyens.

Il avait été séduit par la beauté d'Annette et surtout par l'expression chaste et distinguée de ses traits, qui contrastait si étrangement avec l'humilité de sa position sociale.

Un autre motif dominait encore une nouvelle force à son désir de récent auprès de la jeune fille.

Il était extrêmement jaloux de son neveu, Jean de Rosolles. Depuis qu'il avait lancé le marquis dans le monde qu'il fréquentait lui-même, tous deux s'étaient plus d'une fois trouvés rivaux.

Pendant les deux ou trois premières années, son expérience et son esprit lui avaient donné l'avantage; mais bientôt après, son neveu, plus riche, plus jeune et plus beau, avait repris la corde. Un homme occupe, à un fait dédommagé sur quelque autre terrain, mais le baron ne s'était compté toute où vu que de femmes, ne pouvait plus espérer d'autres triomphes. Il s'était pris d'une sorte de jalousie et presque de haine contre le pauvre Jean, qui le regardait au contraire comme l'un de ses meilleurs amis.

On se rappelle que M. Portin avait déclaré au baron qu'il fallait que le marquis épousât mademoiselle Christine. La position de M. de Saint-Vallier vis-à-vis de l'ex-boutonier l'obligeait à le seconder de son mieux.

Tout ce qui précède explique la patience infernale avec laquelle M. de Saint-Vallier poursuivait la perte de la pauvre Annette.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que jamais la famille du marquis n'avait songé à faire en prisonnière la jeune fille, qu'Asperginne n'avait fait aucun héritage et que Mme Anastasie Pigochard n'était nullement sa cousine.

Le premier jour, M. de Saint-Vallier vint faire visite chez sa prétendue tante. Il prit grand soin de pas effarouscher la jeune fille. Il eut à peine l'air de faire attention à Mlle Aubry. Celle-ci avait commencé par se tenir sur gardes. Elle ne se rappelait que trop le monsieur que son père lui avait jadis présenté et redoutait quelque histoire de ce genre. Peu à peu la confiance lui revint.

Le prétendu Vellemont causait avec beaucoup de simplicité et de gaieté. Quelle que fût la tristesse de Mlle Aubry, elle ne pouvait quelquefois s'empêcher de rire en écoutant certaines histoires de voyage qu'il lui racontait le prétendu mécanicien.

L'homme n'est pas né pour vivre seul, et la femme encore moins. Au bout de quelque temps, et quoique la figure de M. Vellemont ne lui fût pas très sympathique, elle le voyait arriver avec un certain plaisir. Près d'une pauvre ignorante comme elle, le baron pouvait passer pour fort instruit.

—Il a tant lu, ce pauvre garçon, disait Mme Pigochard en lui frappant amicalement sur l'épaule.

Quant au baron, il se faisait illusion; ne croyant pas aux passions éternelles, il ne se doutait pas des racines profondes que jette un premier amour dans un cœur vierge comme celui d'Annette. Le plus essentiel, d'ailleurs, à ses yeux, c'était d'habituer la jeune fille à le voir souvent et à causer avec lui à cœur ouvert.

Comme il parlait fort bien, causait avec esprit et appreniait à la jeune fille une foule de choses qu'elle ignorait, Annette l'écoutait avec attention. Sa présence avait d'ailleurs l'avantage de la soustraire à la conversation de Mme Pigochard, qui commençait à déplaire singulièrement à la pauvre fille.

Tant que l'indigne Anastasie avait prêché la vertu, Annette se serait amèrement reproché d'éprouver des discours un peu hétérodoxes pour la forme, mais dont le fond était en harmonie avec la voix de sa propre conscience; mais on comprend que le cœur n'était pas flatté par le gagner un prix de vertu à la jeune fille qu'on avait placé auprès d'elle Mme Anastasie Pigochard, veuve de plusieurs maîtres, marchande à la toilette et exerçant en outre une foule de petits commerces non mentionnés sur sa patente.

Une fois Annette rassurée et le moment de faire volte face arrivé, Anastasie n'eut ni le tact, ni l'esprit nécessaire pour bien accomplir son évolution; louvoyant sans cesse entre le désir de convertir la jeune fille à ses horribles doctrines et la crainte de l'effarouscher, elle s'en ferait à chaque instant —non pas qu'elle manquât d'adresse habituellement—mais parce que l'admirable nature de Mlle Aubry et son horreur instinctive du mal déroutaient à chaque instant la confidente du baron. Au moment où, de raisonnements en raisonnements, elle croyait avoir converti la jeune fille, celle-ci l'arrêtait court et réfléchissait un instant, puis, n'écoutant que son cœur et la voix de sa conscience, elle retournait tout à coup à son point de départ, et par une seule question, par une seule observation, elle faisait perdre en une seconde à Mme Pigochard tout le terrain que la vieille coquine avait mis si longtemps à gagner. Humiliée de perdre ainsi, devant une enfant qu'elle croyait si facile à séduire, une domination qui lui avait tant de fois réussi, Mme Pigochard avait fini par prendre en grippe sa jolie pupille. Cela n'avait fait naturellement que diminuer son influence sur Annette.

Après cette manœuvre pendant quelque temps dans le rôle d'ami, le prétendu mécanicien arriva fort habilement à manifester des sentiments plus tendres. Pour rassurer la jeune fille et l'habituer à le voir sous des apparences de tendresse, le même qu'il l'avait habituée à sa propre personne, M. de Saint-Vallier mit en avant le bon motif, c'est-à-dire le mariage. Touchée de la générosité de cet homme, qui consentait à épouser une pauvre ouvrière comme elle, et le voulant pas à répondre par un refus sans motif, Annette crut de son devoir de lui apprendre que son cœur était pris ailleurs.

— Je le savais, dit le baron, qui s'attendait à cette réponse; mais je sais aussi que cet amour ne tient pas à grand'chose. Je ne vous demande pas de me dire le nom de mon heureux rival. Avec le temps, vous guérirez de cette funeste passion; mon je vous aime assez pour attendre et pour me contenter du peu d'affection que vous pourrez me donner.

Et tout cela était fort bien débité, et aurait trompé bien des femmes moins naïves et moins crédules.

Loin d'affaiblir son amour pour le marquis, l'absence et l'isolement l'avaient encore aiguiné, et, s'était possible, il ne lui venait même pas cette idée qu'elle pût en aimer un autre, mais elle éprouvait pour le prétendu M. Vellemont l'affection et la reconnaissance qu'une femme de cœur, de sentiment et de commun doit se faire. Après avoir été, à dix-huit ans, un beau lis de fille à la figure effilée, mais agréable, au teint de certaine amateur, elle était devenue une grosse mère, au front luisant, aux yeux cerclés de rouge et au triple menton; il y avait, en outre, entre ses voix naturellement criarde et la manière prétentieuse de parler, entre la vulgarité de ses traits et sa mine douceureuse, un contraste qui frappa Mlle Aubry, sans que la jeune fille pût en expliquer le motif.

Mme Anastasie fit le plus tendre accueil à sa cousine, elle l'embrassa plusieurs fois, versa une larme sur ses petits chagrins et manifesta la perversité des hommes; elle témoigna de la bienveillance à la jeune fille, que celle-ci reprocha presque son antipathie instinctive et se promit de s'en corriger.

Annette fut installée dans une jolie petite chambre attenant à celle de sa cousine, par la même il fallait passer pour y aller.

Quoique meublée fort simplement, cette chambre parut magnifique à Mlle Aubry, à elle qui était sa sœur. Ce qui lui fit le plus de plaisir, ce fut une petite bibliothèque contenant une quarantaine de volumes, principalement des romans, qu'elle se promit de dévorer.

On ne saurait croire, en effet, à quel degré de portée la passion de la lecture chez la plupart des jeunes ouvrières, curieuses presque toujours par les tristes réalités de la vie, ce n'est pour que par la lecture qu'elles peuvent entrevoir d'autres horizons et vivre pour quelques instants d'une vie d'amour et de plaisirs.

Bercée par les émotions, Annette se coucha bonne heure, mais elle fut longtemps sans pouvoir s'endormir. Elle songeait au marquis, se demandait ce qu'il pensait de son brusque départ, elle se tourmentait aussi des interprétations auxquelles ce départ devait donner lieu parmi tous les habitants de sa maison. Et si quelque, qu'était-elle supposer? Mais la pensée du marquis dominait tout. Plus, en dépit de son naïve crédulité, une méfiance instinctive lui inspirait de vagues inquiétudes.

Asperginne partit le lendemain. Quoiqu'elle fût pour quelque chose en sentiment, elle le redoutait toujours, quand ne pût-elle s'empêcher de prouver une sorte de soulagement en le voyant s'éloigner.

D'un autre côté, cependant, elle avait peur de rester seule avec Mme Anastasie. Les premiers jours, elle se tint en quelque sorte sur la défensive, mais devant la constante bienveillance de cette hôtesse, celle-ci dut enfin se désarmer. Mme Anastasie lui parlait morale et vertu du matin au soir. Mais cette morale et cette vertu étaient singulièrement élastiques. L'idée mère d'abord par Anastasie devait souvent en contredit aboutissant à une conclusion tellement contraire au point de départ, que la plupart du temps la pauvre fille ne savait la formuler.

Les journées d'Annette se passaient d'une manière fort monotone; le matin elle se levait de bonne heure et travaillait, soit à faire de la tapisserie, soit à reprises les dentelles. C'était un hotesse qui se chargeait de lui fournir de l'ouvrage pour le compte de plusieurs dames de Paris, dont elle.

Après dîner, elle se promenait dans le jardin, quelquefois avec sa prétendue cousine, le plus souvent seule. Une fois de retour en salon, qui servait aussi de salle à manger, la jeune fille et Mme Pigochard jouaient aux cartes. Le plus souvent elles faisaient des *reussites* ou *patience* ou manière d'interroger le sort par les cartes, qu'on finit par faire mécaniquement. C'était peu poétique, mais la cousine adorait cela, et la pauvre Annette avait lui pour s'y habituer.

Mme Anastasie Pigochard ne recevait personne, elle sortait quelquefois, mais sans jamais emmener Mlle Aubry. En son absence, Azalie, la domestique, vieille fille acariâtre et grognonne, ne perdait pas Annette de vue.

Celle-ci s'aperçevait fort bien de cette surveillance; mais que lui importait, du moment qu'il lui était défendu de revoir le marquis de Rozolles, le reste de la terre lui était indifférent. Elle pensait souvent aux Tournaire cependant, et surtout à la petite Isabelle; il lui semblait parfois que si elle les avait auprès d'elle et si elle avait pu entendre parler de temps en temps de ses marquis, elle se fut trouvée très heureuse.

La pauvre fille ne se doutait guère du filet perfide dont les mailles s'ourdissaient autour d'elle.

Au bout d'une dizaine de jours, Mme Pigochard reçut enfin une visite qui était celle de son neveu, Henri Vellemont, dont elle parlait souvent à Mlle Aubry. Ce neveu n'était autre que le baron de Saint-Vallier, qui prenait ce nom à Enghien. Il est inutile que nous fassions son portrait. Disons seulement que comme il avait pu un mécanicien, il était très simplement vêtu, il avait en outre laissé pousser sa barbe et apporté diverses modifications à l'arrangement de ses cheveux et de ses moustaches. Il n'était avec raison sur tout cela pour dérouter Annette et l'empêcher de reconnaître l'individu qui l'avait quatre ou cinq fois regardée si fixement.

Le baron était ce qu'on appelle un homme à femmes. C'avait été de tout temps sa plus grande passion et pour ainsi dire sa seule occupation. C'était pour elles qu'il avait manqué sa carrière et tout ce qu'il avait pu gaspiller sur celle de sa femme, dont il avait indignement exploité la confiance et la délicatesse. C'était un de ces hommes comme on en voit tant à Paris, qui ne peuvent aller se coucher sans avoir passé au moins une heure ou deux dans quelque salon d'une vertu plus ou moins facile.

Il savait avait perdu cet homme. Dès son enfance, il avait montré de mauvaises penchants; mais il avait en même temps une énergie et une activité qui auraient pu le sauver s'il leur avait donné un but utile.

Dans l'ardente jeunesse, les passions qui bouillonnent au fond du cœur sont si nombreuses, qu'elles se confondent. Chacune d'elles, prise isolément, est par conséquent moins forte; il arrive un âge dans la vie où les passions les plus faibles sombrent sous le poids des autres et où la raison dominante surnageant seule s'empare de tout le terrain occupé par celles qui lui servaient de cortège. Les gens qui ont une occupation, un but sérieux, reprennent généralement cet âge et cette activité qu'ils avaient dissipées de droite et de gauche.

Aussi, au lieu de faiblir avec l'âge, semblent-ils dans la plénitude de leur talent et de leur puissance. Mais au contraire, à ce point que s'appellerait bifurcation à de mot n'avait quelque chose de ridicule, l'homme était d'abandonné tout entier à la seule passion qui, le plus souvent, n'est plus en rapport avec son âge, et qui n'a plus les mêmes excuses, finit par arriver à l'état de manique, par n'y plus rien, de manique de tout genre. Il y a des moments où quelques-uns de ces hommes, pour arriver au but de leurs désirs, commettraient un crime.

Doué d'une vologté de fer, d'une intelligence remarquable, n'ayant ni principes, ni scrupules, le baron abandonnait rarement la femme qui avait le malheur de lui plaire. Il était, qu'on nous pardonne cette expression, trop artiste pour cela. Le seul moyen qu'il laissait de côté, c'était la violence brutale. S'il lui était arrivé quelquefois d'y recourir, cela était qu'après avoir épuisé, avec une patience inouïe, tous les autres moyens.

Il avait été séduit par la beauté d'Annette et surtout par l'expression chaste et distinguée de ses traits, qui contrastait si étrangement avec l'humilité de sa position sociale.

Un autre motif dominait encore une nouvelle force à son désir de récent auprès de la jeune fille.

Il était extrêmement jaloux de son neveu, Jean de Rosolles. Depuis qu'il avait lancé le marquis dans le monde qu'il fréquentait lui-même, tous deux s'étaient plus d'une fois trouvés rivaux.

Pendant les deux ou trois premières années, son expérience et son esprit lui avaient donné l'avantage; mais bientôt après, son neveu, plus riche, plus jeune et plus beau, avait repris la corde. Un homme occupe, à un fait dédommagé sur quelque autre terrain, mais le baron ne s'était compté toute où vu que de femmes, ne pouvait plus espérer d'autres triomphes. Il s'était pris d'une sorte de jalousie et presque de haine contre le pauvre Jean, qui le regardait au contraire comme l'un de ses meilleurs amis.

On se rappelle que M. Portin avait déclaré au baron qu'il fallait que le marquis épousât mademoiselle Christine. La position de M. de Saint-Vallier vis-à-vis de l'ex-boutonier l'obligeait à le seconder de son mieux.

Tout ce qui précède explique la patience infernale avec laquelle M. de Saint-Vallier poursuivait la perte de la pauvre Annette.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que jamais la famille du marquis n'avait songé à faire en prisonnière la jeune fille, qu'Asperginne n'avait fait aucun héritage et que Mme Anastasie Pigochard n'était nullement sa cousine.

Le premier jour, M. de Saint-Vallier vint faire visite chez sa prétendue tante. Il prit grand soin de pas effarouscher la jeune fille. Il eut à peine l'air de faire attention à Mlle Aubry. Celle-ci avait commencé par se tenir sur gardes. Elle ne se rappelait que trop le monsieur que son père lui avait jadis présenté et redoutait quelque histoire de ce genre. Peu à peu la confiance lui revint.

Le prétendu Vellemont causait avec beaucoup de simplicité et de gaieté. Quelle que fût la tristesse de Mlle Aubry, elle ne pouvait quelquefois s'empêcher de rire en écoutant certaines histoires de voyage qu'il lui racontait le prétendu mécanicien.

L'homme n'est pas né pour vivre seul, et la

(*A continuer.*)

SPECTACLES.

Théâtre d'Orléans.

OPÉRA-COMIQUE DIMANCHE, 7 OCTOBRE 1866.

LA FLAMMINA,

Comédie en 3 actes de Théodore Faucqueux, de M. Marc-Fournier.

L'AMOUR QUE QU'EST QU'CÀ,

Vaudeville en 1 acte de MM. Clairville, Lambert Thibout et Dubreuil.

On commencera à 7½ précises.

Les portes s'ouvriront à 7 heures.

Le bureau du théâtre sera ouvert de 10 heures du matin à 5 heures. M. ou une personne de confiance seront à tout affaires.

Prix des Places:

Avant-scène et Loges $3.00
Loges de premier et Balcon 2.00
Fauteuils d'orchestre 1.50
Baignoires, Parquet 1.00
Dessus de Loges et Balcon 0.75
Loges du deux Amphithéâtre 0.50

Places réservées pour les personnes de couleur.

Dessus des Loges, non-spectateurs, Parquet $3.00
Dessus des Loges, Amphithéâtre 2.00
Troisième 1.00

Jours et représentations.

DIMANCHE, MARDI, JEUDI

Théâtre St-Charles.

Propriétaire ..... EDS DE BAK & E. FOIX
Directeur ..... E. FOIX
Régisseur ..... A. L. FOIX

Cet théâtre, le plus grand et le plus sûr de la Ville, s'ouvrira SAMEDI soir, 6 octobre,

pour la saison d'automne et d'hiver. La troupe a été choisie avec le plus grand soin dans les principaux théâtres de ces pays, elle se compose de:

Mlles Anna Flach, Mlle E. F. Kirch, Mlle Sara Rigaud, Mlle Jeanne Rigaud, Mlle Dalbin, Mlle Ernestine Franklin, Mlle Leontine Pateau, Mlle Adèle Mlle Marie Dubuisson, Mlle Kate Scantlebury, Mlle Mlle Lucie Dubois, Mlle Bertrand, Mlle Dupuis, Mlle Jeanne Fleury, M. Charles Dubois, C.M. Maury, M. Charles Fleury, Gustave Wilson, M. Dubois, M. Dubois, M. Dubois